

Conseil de l'Université

RENÉE VIVIEN

1777

POÈMES

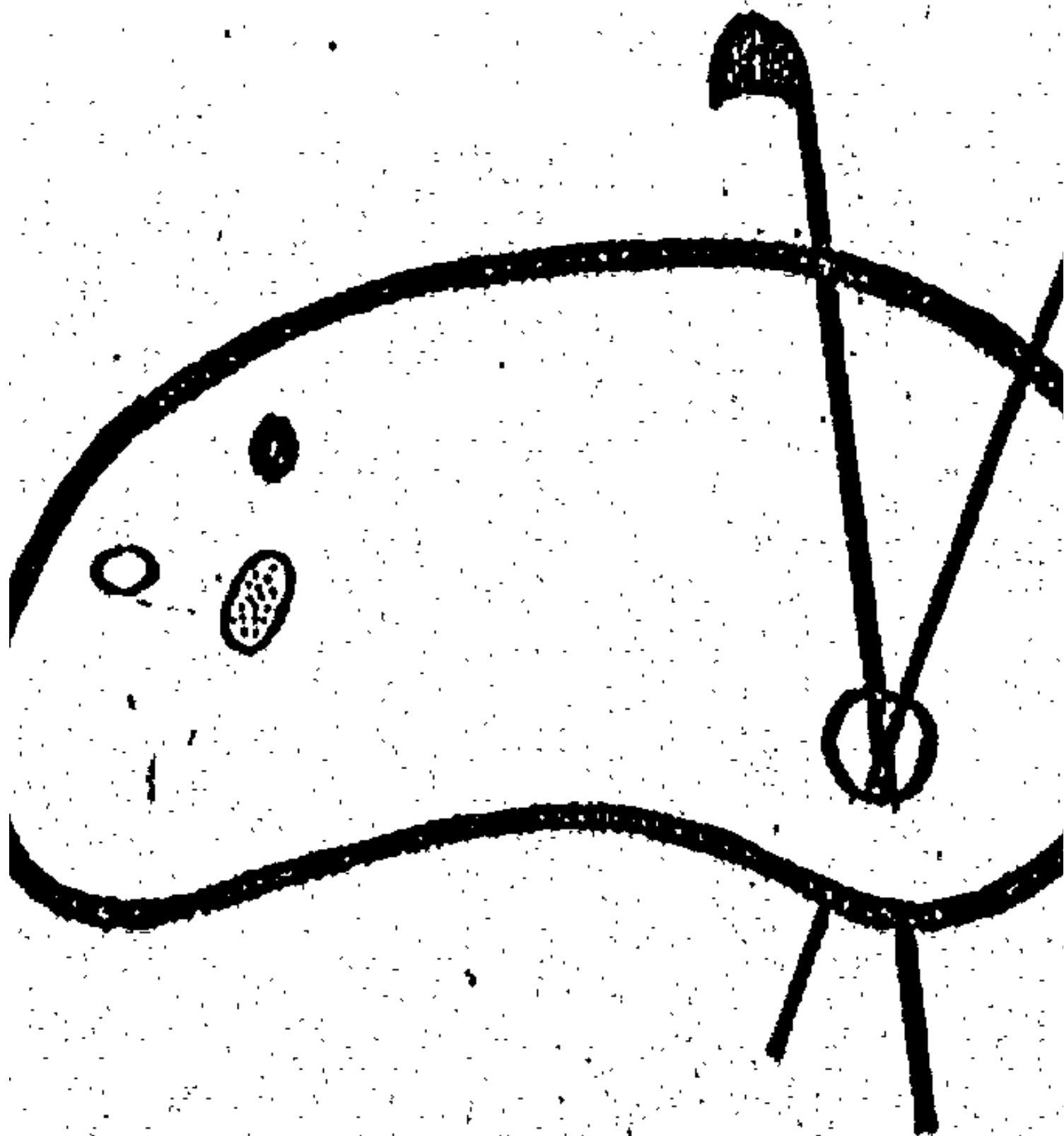


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCIX



FIN D'UNE SERIE DE DOCUMENTS

circuits de reliure : entre les pp. 162-175 s'inter
calent les pp. 171-174, 167-170 et 163-166.



POÈMES

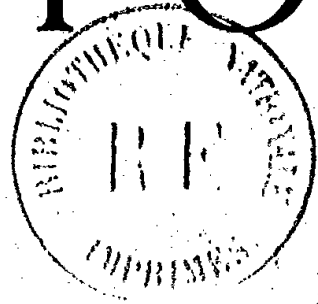
80/e
7512

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

DEPOT LEGAL
Paris
No. 404
1900

RENÉE VIVIEN

POÈMES



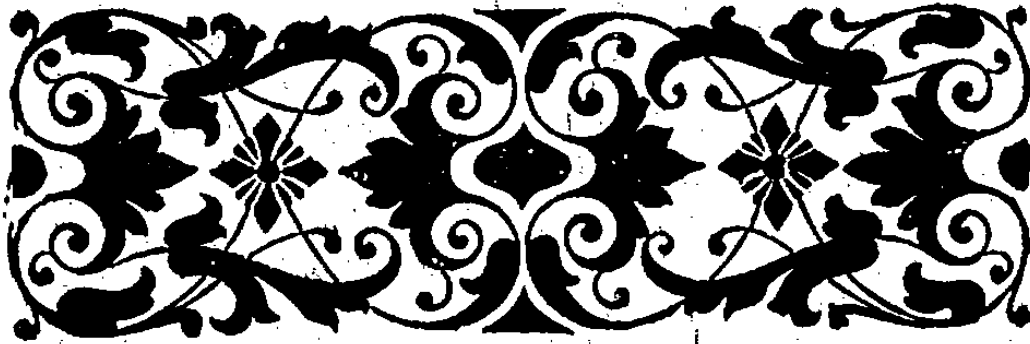
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCIX

Études et Préludes



BACCHANTE TRISTE

Les jour ne perce plus de flèches arrogantes
Les bois émerveillés de la beauté des nuits,
Et c'est l'heure troublée où dansent les Bacchantes
Parmi l'accablement des rythmes alanguis.

Leurs cheveux emmêlés pleurent le sang des vignes,
Leurs pieds vifs sont légers comme l'aile des vents,
Et le rose des chairs, la souplesse des lignes,
Ont peuplé la forêt de sourires mouvants.

La plus jeune a des chants qui rappellent le râle :
Sa gorge d'amoureuse est lourde de sanglots,
Elle n'est point pareille aux autres, — elle est pâle ;
Son front a l'amertume et l'orage des flots.

Le vin où le soleil des vendanges persiste
Ne lui ramène plus le généreux oubli ;
Elle est ivre à demi, mais son ivresse est triste,
Et les feuillages noirs ceignent son front pâli.

Tout en elle est lassé des fausses allégresses,
Et le pressentiment des froids et durs matins
Vient corrompre la flamme et le miel des caresses.
Elle songe, parmi les roses des festins,

Celle-là se souvient des baisers qu'on oublie...
Elle n'apprendra pas le désir sans douleurs,
Celle qui voit toujours avec mélancolie
Au fond des soirs d'orgie agoniser les fleurs.



SONNET

L'ORGUEIL des lourds anneaux, la pompe des parures,
Mêlent l'éclat de l'art à ton charme pervers,
Et les gardénias qui parent les hivers
Se meurent dans tes mains aux caresses impures.

Ta bouche délicate aux fines ciselures
Excelle à moduler l'artifice des vers :
Sous les flots de satin savamment entr'ouverts,
Ton sein s'épanouit en de pâles luxures.

Le reflet des saphirs assombrit tes yeux bleus,
Et l'incertain remous de ton corps onduleux
Fait un sillage d'or au milieu des lumières.

Quand tu passes, gardant un sourire ténu,
Blond pastel surchargé de parfums et de pierres,
Je songe à la splendeur de ton corps libre et nu.



AUBE INCERTAINE

COMME les courtisans près d'un nouveau destin,
Nous attendions l'éveil propice de l'aurore.
Les songes attardés se poursuivaient encore,
Et tes yeux étaient bleus, — bleus comme le matin.

Tandis que je songeais à la douceur passée
Tes cheveux répandaient une odeur de sommeil.
Dans la crainte de voir éclater le soleil
Notre nuit s'éloignait, souriante et lassée.

Tel qu'un léger linceul de spectre, le brouillard
Matinal s'allongeait avant de disparaître,
Et le monde était plein d'un immense *peut-être*.
L'aube était incertaine ainsi que ton regard.

Tu semblais deviner mes extases troublées.
Dans l'ombre je croyais te voir enfin pâlir,
Et j'espérais qu'enfin jaillirait le soupir
De nos cœurs confondus, de nos âmes mêlées.

Nos êtres frémissaient de tressaillements sourds.
Nous espérions avoir atteint l'amour lui-même,
Sa très terrible ardeur et son éclair suprême...
Et le jour s'est levé, comme les autres jours !



SONNET

PARLE-MOI, de ta voix pareille à l'eau courante,
Lorsque s'est ralenti le souffle des aveux.
Dis-moi des mots railleurs et cruels si tu veux,
Mais berce-moi de la mélodie enivrante.

De ce timbre voilé qui m'enivre et m'enchante,
Lorsque mon front s'égaré en tes vagues cheveux,
Exprime tes espoirs, tes regrets et tes vœux,
O mon harmonieuse et musicale amante!

Et moi, j'écouterai ta voix et son doux chant.
Je ne comprendrai plus, j'écouterai, cherchant,
Sinon l'entier oubli, du moins la somnolence.

Car si tu t'arrêtais, ne fût-ce qu'un moment,
J'entendrais... j'entendrais au profond du silence
Quelque chose d'affreux qui pleure horriblement.



C R I

TES yeux bleus, à travers leurs paupières mi-closes,
Recèlent la lueur des vagues trahisons.
Le souffle violent et fourbe de ces roses
M'enivre comme un vin où dorment les poisons...

Vers l'heure où follement dansent les lucioles,
L'heure où brille à nos yeux le désir du moment,
Tu me redis en vain les flatteuses paroles...
Je te hais et je t'aime abominablement.



DEUX SONNETS

I

TES cheveux irréels, aux reflets clairs et froids,
Ont de pâles lueurs et des matités blondes,
Tes regards ont l'azur des éthers et des ondes,
Ta robe a le frisson des brises et des bois.

Je brûle de baisers la blancheur de tes doigts.
L'air nocturne répand la poussière des mondes.
Pourtant je ne sais plus, au sein des nuits profondes,
Te contempler avec l'extase d'autrefois.

La lune t'effleura d'une lueur oblique...
Ce fut terrible autant qu'un éclair prophétique
Révélant la hideur au fond de ta beauté.

Je vis — comme l'on voit une fleur qui se fane —
Sur ta bouche, pareille aux aurores d'été,
Un sourire flétri de vieille courtisane.

II

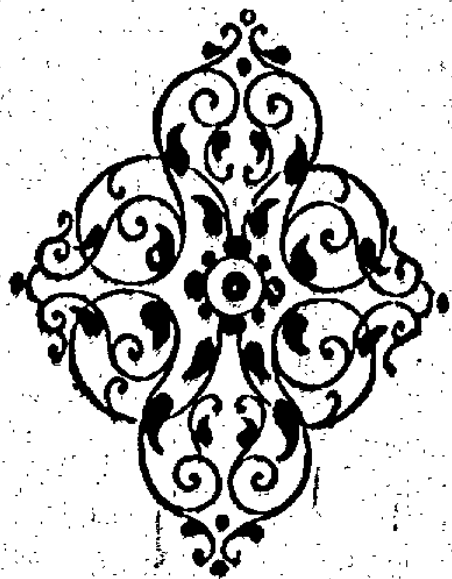
ÉCOUTEZ... Celles-là sont les Musiciennes.
Leur présence est pareille à l'écho d'une voix,
Et leur souffle est dans l'air plein de légers émois,
Plein de très lents accords aux langueurs lesbiennes.

Et les voici passer, formes aériennes,
Se mêlant au silence harmonieux des bois,
Et redisant en chœur leurs amours d'autrefois,
Aux sons luxurieux de leurs lyres anciennes.

Ces chœurs, se lamentant, pleurent au fond des nuits
Et mêlent des essors, des frissons et des bruits
Aux forêts de silence et d'ombre recouvertes.

Comme pour exhaler le chant ou le soupir
On les sent hésiter, les lèvres entr'ouvertes,
Et le poète seul les entend revenir.





Cendres et Poussières



L'AUTOMNE

L'AUTOMNE s'exaspère ainsi qu'une Bacchante
Ivre du sang des fruits et du sang des baisers
Et dont on voit frémir les seins inapaisés...

L'Automne s'assombrit ainsi qu'une Bacchante
Au sortir des festins éclatants et qui chante
La moite lassitude et l'oubli des baisers.

Les yeux à demi clos, l'Automne se réveille
Et voit l'éclat perdu des clartés et des fleurs
Dont le soir appauvrit les anciennes couleurs...
Les yeux à demi clos, l'Automne se réveille :
Ses membres sont meurtris et son âme est pareille
A la coupe sans joie où s'effeuillent les fleurs.

Ayant bu l'amertume et la haine de vivre
Dans le flot triomphal des vignes de l'été,
Elle a connu le goût de la satiété.
L'amertume latente et la haine de vivre
Corrompent le festin dont le monde s'enivre,
Étendu sur le lit nuptial de l'été.

L'Automne, ouvrant ses mains d'appel et de faiblesse,
Se meurt du souvenir accablant de l'amour
Et n'ose en espérer l'impossible retour.
Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse,
Implore le venin de la bouche qui blesse
Et qui sait recueillir les sanglots de l'amour.

Le cœur à moitié mort, l'Automne se réveille
Et contemple l'amour à travers le passé...
Le feu vacille au fond de son regard lassé.
Dans son verger flétri l'Automne se réveille.
La vigne se dessèche et périt sur la treille,
Dans le lointain pâlit la rive du passé,



TON ÂME

Pour une amie solitaire et triste.

TON âme, c'est la chose exquise et parfumée
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,
Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée.
Ton âme, c'est le lys, le lys divin et blanc.

Comme un souffle des bois remplis de violettes,
Ton souffle rafraîchit le front du désespoir,
Et l'on apprend de toi les bravoures muettes,
Ton âme est le poème, et le chant, et le soir.

Ton âme est la fraîcheur, ton âme est la rosée,
Ton âme est ce regard bienveillant du matin
Qui ranime d'un mot l'espérance brisée...
Ton âme est la pitié finale du destin.



PROPHÉTIE

TES cheveux aux blonds verts s'imprègnent d'émeraude
Sous le ciel pareil aux feuillages clairs.
L'odeur des pavots se répand et rôde
Ainsi qu'un soupir mourant dans les airs.
Les yeux attachés sur ton fin sourire,
J'admire son art et sa cruauté,
Mais la vision des ans me déchire,
Et, prophétiquement, je pleure ta beauté!

Puisque telle est la loi lamentable et stupide,
Tu te flétriras un jour, ah! mon lys!
Et le déshonneur public de la ride
Marquera ton front de ce mot : Jadis!
Tes pas oublieront ce rythme de l'onde,
Ta chair sans désir, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde :
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.

Ton sein ne battra plus comme l'essor de l'aile
Sous l'oppression du cœur généreux,
Et tu fuiras l'heure exquise et cruelle
Où l'ombre pâlit le front des heureux. ||
Ton sommeil craindra l'aurore où persiste
Le dernier rayon des derniers flambeaux :
Ton âme de vierge amoureuse et triste
S'éteindra dans tes yeux plus froids que les tombeaux.



LUCIDITÉ

TENDRE à qui te lapide et mortelle à qui t'aime,
Tu fais de l'attitude un règne de poème,
O femme dont la grâce enfantine et suprême
Triomphe dans la fange et les pleurs et le sang!

Tu n'aimes que la main qui meurtrit ta faiblesse,
La parole qui trompe et le baiser qui blesse,
L'antique préjugé qui ment avec noblesse
Et le désir d'un jour qui sourit en passant.

Féroacité passive, hypocritement douce,
Pour t'attirer, il faut que le geste repousse :
Ta chair inerte appelle, en râlant, la secousse,
Tu n'as que le respect du geste triomphant.

Esclave du hasard, des choses et de l'heure,
Être ondoyant en qui rien de vrai ne demeure,
Tu n'accueilles jamais la passion qui pleure
Ni l'amour qui languit sous ton regard d'enfant.

Le baume du banal et le fard du factice,
Créature d'un jour ! contentant ton caprice,
Et ton corps se dérobe entre les mains et glisse...
Jamais tu n'entendis le cri du désespoir.

Jamais tu ne compris la gravité d'un songe,
D'un reflet dont le charme expirant se prolonge,
D'un écho dans lequel le souvenir se plonge,
Jamais tu ne pâlis à l'approche du soir.



LASSITUDE

Je dormirai ce soir d'un large et doux sommeil.
Fermez les lourds rideaux, tenez les portes closes,
Surtout, ne laissez pas pénétrer le soleil.
Mettez autour de moi le soir trempé de roses.

Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond,
Ces mortuaires fleurs dont le parfum obsède.
Posez-les dans mes mains, sur mon cœur, sur mon front,
Ces fleurs pâles, qui sont comme une cire tiède.

Et je dirai très bas : « Rien de moi n'est resté.
Mon âme enfin repose. Ayez donc pitié d'elle !
Respectez son repos pendant l'éternité, »
Je dormirai, ce soir, de la mort la plus belle.

Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys,
Et que se taise, enfin, au seuil des portes closes,
Le persistant écho des sanglots de jadis...
Ah ! le soir infini ! le soir trempé de roses !



LES ARBRES

DANS l'azur de l'avril, dans le gris de l'automne,
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent,
Pareil aux corps de femme où le désir frissonne.

Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne,
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant.
Le tremble porte au front une pâle couronne.

Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
S'effile le bouleau dont l'ivoire changeant
Projette des pâleurs aux ombres incertaines.

Les tilleuls ont l'odeur des âpres cheveux bruns,
Et des acacias aux verdûres lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.



DEVANT LA MORT D'UNE AMIE
VÉRITABLEMENT AIMÉE

Ils me disent, tandis que je sanglote encore :
« Dans l'ombre du sépulcre où sa grâce pâlit,
Elle goûte la paix passagère du lit,
Les ténèbres au front, et dans les yeux l'aurore.

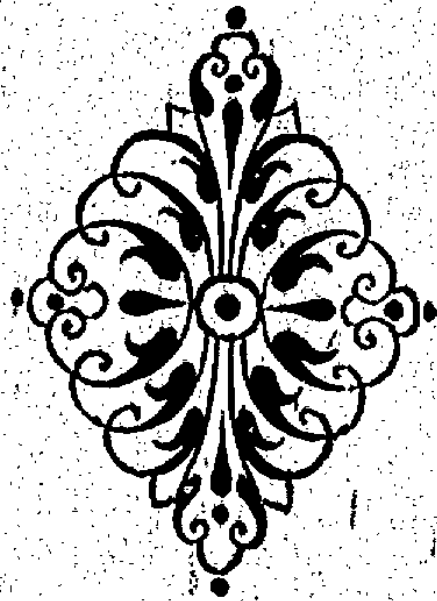
« Mais elle a la splendeur de l'Esprit délivré,
Rêve, halcine, harmonie, éclat, parfum, lumière !
Le cercueil ne la peut contenir tout entière,
Ni le sol de chair morte et de pleurs enivré.

« Les larmes d'or du cierge et le cri du cantique,
Les lys fanés, ne sont qu'un symbole menteur :
Dans une aube d'avril qui vient avec lenteur,
Elle refleurira, violette mystique. »

Moi, j'écoute parmi les temples de la mort
Et sens monter vers moi la chaleur de la terre.
Cette accablante odeur recèle le mystère
De l'ombre où l'on repose et du lit où l'on dort.

J'écoute, mais le vent des espaces emporte
L'audacieux espoir des infinis sercins.
Je sais qu'elle n'est plus dans l'heure que j'étreins,
L'heure unique et certaine, et moi, je la crois morte.





Évocations



LES SOLITAIRES

Ceux-la dont les manteaux ont des plis de linceuls
Goûtent la volupté divine d'être seuls.

Leur sagesse a pitié de l'ivresse des couples,
De l'étreinte des mains, des pas aux rythmes souples.

Ceux dont le front se cache en l'ombre des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Ils contemplant l'aurore et l'aspect de la vie
Sans horreur, et plus d'un qui les plaint les envie.

Ceux qui cherchent la paix du soir et des linceuls
Connaissent la terrible ivresse d'être seuls.

Ce sont les bien-aimés du soir et du mystère.
Ils écoutent germer les roses sous la terre

Et perçoivent l'écho des couleurs, le reflet
Des sons... Leur atmosphère est d'un gris violet.

Ils goûtent la saveur du vent et des ténèbres,
Et leurs yeux sont plus beaux que des torches funèbres.



FEUILLES SUR L'EAU

L'ONDE charrie au loin les feuilles en détresse
Et qui flottent au fil du courant. L'air est doux.
Allons à la dérive, errons, ô ma maîtresse !
Languissamment, au gré du fleuve ardent et roux.

Le fleuve ensanglanté de feuilles en détresse
Nous entraîne. Les cieux ont le regret du jour
Dans leur dernier regard. Errons, ô ma maîtresse !
Tristes d'avoir perdu le désir de l'amour.

L'onde emporte, parmi les feuilles en détresse,
Nos rêves sans audace et nos faibles soupirs.
Oublions ce déclin de l'heure, ô ma maîtresse!
Et rallumons en nous les fervents souvenirs...



SONNET

Ta royale jeunesse a la mélancolie
Du Nord où le brouillard efface les couleurs.
Tu mêles la discorde et le désir aux pleurs,
Grave comme Hamlet, pâle comme Ophélie.

Tu passes, dans l'éclair d'une belle folie,
Comme Elle, prodiguant les chansons et les fleurs,
Comme Lui, sous l'orgueil dérobant tes douleurs,
Sans que la fixité de ton regard oublie.

Souris, amante blonde, ou rêve, sombre amant.
Ton être double attire ainsi qu'un double aimant,
Et ta chair brûle avec l'ardeur froide d'un cierge.

Mon cœur déconcerté se trouble quand je vois
Ton front pensif de prince et tes yeux bleus de vierge,
Tantôt l'Un, tantôt l'Autre, et les Deux à la fois.



LA MORT D'UNE BACCHANTE

Nous ne tisserons pas les graves violettes.
Nous ferons retentir le paktis vaste et doux
A travers les forêts et les plaines muettes,
Et nous arracherons les grands feuillages roux.
— Mes compagnes, la voix large des lyres chante
 La mort d'une Bacchante.

La solitude a moins de regrets que l'amour,
Et le sanglot est moins déchirant que le rire.
Nous mêlerons nos bras jusqu'au déclin du jour,
Et nous parfumerons de roses et de myrrhe
Nos corps, où brûlera, comme un ferment divin,
La colère du vin.

Contemple sur ton seuil de pierre, ô sombre proie
De l'Hadès et du Styx, ô silence, ô pâleur !
Notre douleur, pareille à l'éclat de la joie,
Notre joie aux yeux fous, pareille à la douleur !
Car la foule, cueillant la fleur des vignes, chante
La mort d'une Bacchante.

Vois toute la lumière, entends l'éclat du bruit !...
Plus tard, nous couperons nos cheveux de prêtresses,
Dorés comme la lune, épais comme la nuit,
Ardents comme le soir, imprégnés de caresses,
Plus tard, nous éteindrions le suprême flambeau
Sur ton calme tombeau.

Et nous te laisserons à l'ombre pacifique,
Toi dont la lassitude envia le sommeil
Du faune et du satyre accablés de musique,
Rassasiés de fruits et repus de soleil...
Compagnes, écoutez la pleureuse qui chante
La mort d'une Bacchante.



LA CONQUE

PASSANT, je me souviens du crépuscule vert
Où glissent lentement les ombres sous-marines,
Où les algues, offrant leur calice entr'ouvert,
Étreignent de leurs bras fluides les ruines
Des vaisseaux autrefois pesants d'ivoire et d'or.
Je me souviens de l'ombre où la nacre s'irise,
Où dorment les anneaux, étincelants encor,
Que donnaient à la mer ses époux de Venise.
Passant, je me souviens du patient travail
De ces vivants jardins aux plantes animales

Dont l'heure et le courant disposent les pétales,
Et, parmi tant de fleurs, du vivace corail,
Rose animale et rouge éclore dans la nuit.
Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume
Et d'avoir admiré le sillage qui fuit
En laissant sur les flots une neige d'écume.
Je voyais chaque soir, parmi l'azur changeant
Des vagues, reflourir les astres du phosphore,
Mon lit d'amour était le doux sable d'argent,
J'ai vu s'épanouir le nombreux madrépore
Qui bâtissait parmi de gris lambeaux empreints
De sel... Ce furent les bannières déployées.
J'ai pleuré les beaux yeux et les cheveux éteints
Et les membres meurtris des amantes noyées
Gardant encore au bras un bracelet de fer.
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire
De l'Océan. Je garde en ma frêle mémoire
Le murmure et l'haleine et l'âme de la mer.



LES ÉBAUCHES

LE charme douloureux des ébauches m'attire,
Telles les frêles fleurs qu'une haleine meurtrit,
Car la beauté jadis entrevue y sourit,
Harmonieusement, de son demi-sourire.

Ces visages fuyants, ces fragiles contours,
S'estompant sur la toile irréal du rêve,
Ne laissent au regard qu'une vision brève
Dont la divinité se dérobe toujours,

L'ébauche étant la sœur fragile des ruines
Qui mêlent leur tristesse et leur hantise au soir,
Évoquant la splendeur ancienne d'un pouvoir
Sombro dans le palais que voilent les bruines.

On sent l'accablement du vouloir entravé
Dans la ténuité morbide de l'esquisse
Dont la grâce furtive, où le regret se glisse,
A l'infini du vague et de l'inachevé.



ROSES DU SOIR

DES roses sur la mer, des roses dans le soir,
Et toi qui viens de loin, les mains lourdes de roses !
J'aspire ta beauté. Le couchant fait pleuvoir
Ses fines cendres d'or et ses poussières roses...

Des roses sur la mer, des roses dans le soir,

Un songe évocateur tient mes paupières closes,
J'attends, ne sachant trop ce que j'attends en vain,
Devant la mer pareille aux boucliers d'airain,
Et te voici venue en m'apportant des roses...

O roses dans le ciel et le soir! O mes roses!



A LA DIVINITÉ INCONNUE

J'ASPIRE auprès de toi le silence et le charme
Des nuits où la douleur se plaît à demeurer,
Toi qu'on ne voit jamais essuyer une larme,
Mais dont parfois j'entends la grande âme pleurer.

Le miroir réfléchit tes chastes attitudes,
Et tu fuis le factice et le faste et le fard.
Tes lèvres ont gardé le pli des solitudes
Et l'accent des bonheurs qui nous viennent trop tard.

Le décor de ton deuil est la chambre serene
Où meurt languissamment le bruit lointain des eaux,
Les souffles de la mer n'ont soulevé qu'à peine
Le soir perpétuel sous l'ombre des rideaux.

Vers toi le songe pur de mon âme s'élève,
Mon angoisse ne cherche point à s'apaiser,
Car tu m'es inconnue et n'existes qu'en rêve.
C'est pourquoi je t'adore au-dessus du baiser.



A VENISE

Tout s'élargit. Le soir qui tombe est magnifique
Et vaste. Comme un Doge amoureux de la mer,
Parmi l'effeuillement des roses, la musique
Des luths, l'or qui flamboie ainsi qu'un rouge éclair,
Moi, j'irai, dominant le cortège mystique,
Et, somptueusement, j'épouserai la mer.

J'épouserai la mer, la souveraine amante,
Le parfum et le sel de son royal baiser
Irriteront la soif de ma bouche brûlante,
Et, tel un souvenir qui ne peut s'apaiser,
S'élèvera le vent des espaces qui chante
Dans le ciel nuptial l'infini du baiser.

Je verrai tressaillir l'ombre des hippocampes.
Les algues s'ouvriront comme s'ouvrent les fleurs,
Et le phosphore, aux bleus rayonnements de lampes,
Allumera pour moi de vivantes pâleurs :
Afin de couronner mes cheveux et mes tempes,
Les algues flotteront, plus belles que les fleurs.

Ainsi, laissant flotter mon corps à la dérive,
Je mêlerai mon âme à l'âme de la mer,
Je mêlerai mon souffle à la brise furtive.
Se dissolvant, légère et fluide, ma chair
Ne sera plus qu'un peu d'écume fugitive.
Dans la pourpre du soir j'épouserai la mer.



LET THE DEAD BURY THEIR DEAD

Voici la nuit : je vais ensevelir mes morts,
Mes songes, mes désirs, mes douleurs, mes remords,
Tout le passé... Je vais ensevelir mes morts.

J'ensevelis, parmi les sombres violettes,
Tes yeux, tes mains, ton front et tes lèvres muettes,
O toi qui dors parmi les sombres violettes !

J'emporte cet éclair dernier de ton regard...
Dans le choc de la vie et le heurt du hasard,
J'emporte ainsi la paix de ton dernier regard.

Je couvrirai d'encens, de roses et de roses,
La pâle chevelure et les paupières closes
D'un amour dont l'ardeur mourut parmi les roses.

Que s'élève vers moi l'âme froide des morts,
Abolissant en moi les craintes, les remords,
Et m'apportant la paix souriante des morts!

Que j'obtienne, dans un grand lit de violettes,
Cette immuable paix d'éternités muettes
Où meurt jusqu'à l'odeur des douces violettes!

Que se reflète, au fond de mon calme regard,
Un vaste crépuscule immobile et blafard!
Que diminue enfin l'ardeur de mon regard!

Mais que j'emporte aussi le souvenir des roses,
Lorsqu'on viendra poser sur mes paupières closes
Les lotus et les lys, les rosas et les roses!...



Sapho



SUR LE RYTHME SAPHIQUE

PROLONGE la nuit, Déesse qui nous brûles !
Éloigne de nous l'aube aux sandales d'or !
Déjà, sur la mer, les premiers crépuscules
Ont pris leur essor.

Garde-nous pourtant, dormantes sous tes voiles,
Ayant oublié la cruauté du jour !
Que le vin de l'ombre et le vin des étoiles
Nous comblent d'amour !

Puisque nul ne sait quelle aurore se lève
Apportant le gris avenir dans ses mains,
Nous tremblons devant le grand jour, notre rêve
Craint les lendemains.

Ah ! gardant la main sur nos paupières closes,
Rappelons en vain la douceur qui nous fuit !
Déesse à qui plaît la ruine des roses,
Prolonge la nuit !



La Vénus des Aveugles



LA VÉNUS DES AVEUGLES

Sur l'autel fermé par de noirs rideaux
Règne la Vénus des Aveugles, noire
Sous la majesté de ses noirs bandeaux.
Le temple a des murs d'ébène et d'ivoire
Et le sanctuaire est la nuit des nuits.
Il n'est plus d'odeurs, il n'est plus de bruits
Autour de cet autel dans la nuit la plus noire.

Nul n'ose imaginer le visage inconnu.

La Déesse règne en l'ombre éternelle

Où les murs sont nus, où l'autel est nu,

Où rien de vivant ne s'approche d'Elle.

Dans un temple vaste autant que les cieux

La Déesse Noire, interdite aux yeux,

Se retire et se plaît dans la nuit éternelle.

Les Aveugles se sont traînés à ses genoux

Pourtant, et, levant leur paupière rouge,

Semblent adorer un dieu sans courroux,

Et nul ne gémit et nulle ne bouge,

Mais, dans cette extase où meurt le désir,

Où la main se tend et n'ose saisir,

Une larme a coulé sous la paupière rouge.



AFTERGLOW

JE poursuis mon chemin vers le havre inconnu.
Les Femmes de Désir ont blessé mon cœur nu.

Dans la perversité de leur inquiétude
Elles ont outragé ma calme solitude.

Elles n'ont respecté ni l'ordre ni la loi
Que j'observais, avec un très exact effroi.

Obéissant au cri de leurs aigres colères,
Elles ont arraché mes prunelles trop claires.

Et, voyant que j'étais debout en mon orgueil,
Elles ont déchiré mes vêtements de deuil.

*
* *

Entrelaçant pour moi les lys de la vallée,
Les Femmes de Douceur m'ont enfin consolée.

Elles m'ont rapporté la ferveur et l'espoir
Dans leur robe, pareille à la robe du soir.

Je sens mourir en moi la tristesse et la haine,
En écoutant leur voix murmurante et lointaine.

Voyant planer sur moi l'azur des jours meilleurs,
Je les suivrai, j'irai selon leurs vœux, ailleurs.

Puisque ces femmes-là sont la rançon des autres,
Quels jours dorés et quels soirs divins seront nôtres !...



CHANSON POUR MON OMBRE

DROITE et longue comme un cyprès,
Mon ombre suit, à pas de louve,
Mes pas que l'aube désapprouve.
Mon ombre marche à pas de louve,
Droite et longue comme un cyprès.

Elle me suit, comme un reproche,
Dans la lumière du matin.
Je vois en elle mon destin
Qui se resserre et se rapproche.
A travers champs, par les matins,
Mon ombre suit, comme un reproche.

Mon ombre suit, comme un remords,
 La trace de mes pas sur l'herbe
 Lorsque je vais, portant ma gerbe,
 Vers l'allée où gisent les morts.
 Mon ombre suit mes pas sur l'herbe,
 Implacable comme un remords.



ΨΑΡΡΗΑ ΔΙΤ :

Ἐαῖς καλλαῖς ὕμνῳ [τὸ] νόημα τῶμεν
 εὐ δὲ διαμειπτον.

Envers vous, belles, ma pensée n'est point changeante.

SAPHO,

JE ne change point, ô vierges de Lesbôs !
 Lorsque je poursuis la Beauté fugitive,
 Tel le Dieu chassant une vierge au peplos
 Très blanc, sur la rive.

Je n'ai point trahi l'invariable amour.
 Mon cœur identique et mon âme pareille
 Savent retrouver, dans le baiser d'un jour,
 Celui de la veille.

Et j'étreins Atthis sur les seins de Dika.
 J'appelle en pleurant, sur le seuil de sa porte,
 L'ombre, que longtemps ma douleur invoqua,
 De Timas la morte.

Pour l'Aphrodita j'ai dédaigné l'Erôs,
 Et je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle :
 Je ne change point, ô vierges de Lesbôs,
 Je suis éternelle.



Les Kitharèdes



ἢ διακεῖς; εὐδαίς; οὐ μὲν πάρος ἦσθαι, Κορίννα...

*Est-ce que tu dors sans interruption? en vérité
tu n'étais point avant, Korinna...*

KORINNA.

DORS-TU docilement dans le lit des années,
Musicienne dont la harpe résonna
Jusqu'au Temple très noir des sombres Destinées?
N'étais-tu pas, avant, l'ardente Korinna?

Se peut-il que l'Hadès aveugle te possède,
Toi dont les yeux riaient du rire des bluets
Et des blés mûrs?... O toi qui fus la Kitharède,
Dors-tu parmi les morts et leurs paktis muets?

Les champs, que le soleil d'été martèle et frappe,
Te virent cependant, dans ta jeune beauté,
Dénouer tes cheveux où saignait une grappe,
Et célébrer la vigne où s'empourpre l'été!

Un souffle olympien soulevait ta poitrine,
Tu chantaï, et l'ardeur de ton vers étonna
La Parthène rigide et chryséléphantine...
En vérité, dors-tu, toi qui fus Korinna?



NOSSIS A L'ÉTRANGÈRE

*Étranger, si tu navigues vers Mytilène aux beaux
chœurs pour y cueillir la fleur des grâces de Sappho,
dis-lui qu'une femme de Locres, chère aux Muses et
à elle aussi, enfanta d'autres (chants) pareils et que
mon nom est Nossis. Va.*

Traduit du texte grec de Nossis.

ÉTRANGÈRE aux yeux noirs qui vas vers Mytilène
Où l'on cueille la fleur des grâces de Sappho,
Écoute ! je te parle et suis à bout d'haleine...
Lorsque tu reviendras, fidèle comme Écho,

Parle-nous de la ville indolemment couchée,
Telle une courtisane aux voiles de byssus,
Qui s'allonge sur la couche molle, jonchée
De roses, de fenouil, d'iris et de crocus.

Vierge, dis à Sappho qu'une femme répète
Les odes où s'attarde un sourire d'Atthis,
Qu'elle a chanté les vers du souverain Poète :
Étrangère, apprends-lui que mon nom est Nossis.

Dis-lui qu'en appelant sa caresse inconnue,
J'ai sangloté d'amour sous mes cheveux épars,
Que je la vois, pareille à l'Aphrodite nue,
Dis-lui que je l'attends et que je l'aime... Pars!



A l'Heure des Mains jointes



A L'HEURE DES MAINS JOINTES

J'ai puérisé mon cœur dans l'innocence
De notre amour, éveil de calice enchanté.
Dans les jardins où se parfume le silence,
Où le rire fêlé retrouve l'innocence,
Ma Douce ! je t'adore avec simplicité.

Tes doigts se sont noués autour de mon cœur rude.
En un balbutiement pareil au cri naïf
De l'inexpérience et de la gratitude,
Je te dirai comment, lasse de la mer rude,
Je bénis l'ancre au port où s'amarre l'esquif.

Tes cheveux et ta voix et tes bras m'ont guérie.
J'ai dépouillé la crainte et le furtif soupçon
Et l'artificiel et la bizarrerie.
J'abrite ainsi mon cœur de malade guérie
Sous le toit amical de la bonne maison.

J'ai la sécurité pourtant un peu tremblante
De celles dont les yeux, d'avoir pleuré, sont lourds,
Et je me réjouis de l'herbe et de la plante
Dans ces jardins aux bleus midis, — un peu tremblante
D'avoir trop redouté l'aspect des mauvais jours.

A l'heure sororale et douce des mains jointes,
J'ai contemplé, sereine, un visage effacé,
Tels les convalescents aux fraîches courtepointes,
La fièvre disparue... A l'heure des mains jointes,
Je t'ai donné les derniers lys de mon passé.



AINSI JE PARLERAI...

Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : « O Christ ! je ne te connais pas.

« Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne.

« Vois l'ingénuité de mon cœur pauvre et nu,
Je ne te connais point. Je ne t'ai point connu.

« J'ai passé comme l'eau, j'ai fui comme le sable.
Si j'ai péché, jamais je ne fus responsable.

« Le monde était autour de moi, tel un jardin,
Je buvais l'aube claire et le soir cristallin.

« Le soleil me coignait de ses plus vives flammes,
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes.

« Voici, le large ciel s'étalait comme un dais.
Une vierge parut sur mon seuil. J'attendais.

« La nuit tomba... Puis le matin nous a surprises
Maussadement, de ses maussades lueurs grises.

« Et dans mes bras qui la pressaient, elle a dormi
Ainsi que dort l'amante aux bras de son ami.

« Depuis lors j'ai vécu dans le trouble du rêve,
Cherchant l'éternité dans la minute brève.

« Je ne vis point combien ces yeux clairs restaient froids,
Et j'aimai cette femme, au mépris de tes lois.

« Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.

« Moi, je n'écoutai plus que la voix que j'aimais,
Ayant compris que nul ne comprendrait jamais.

« Pourtant, la nuit approche, et mon nom périssable
S'efface, tel un mot qu'on écrit sur le sable.

« L'ardeur des lendemains sait aussi décevoir :
Nul ne murmurerà mes strophes, vers le soir.

« Vois, maintenant, Seigneur, juge-moi. Car nous sommes
Face à face, devant le silence des hommes.

« Autant que doux, l'amour me fut jadis amer,
Et je n'ai mérité ni le ciel ni l'enfer.

« Je n'ai point recueilli les cantiques des anges
Pour avoir entendu jadis des chants étranges,

« Les chants de ce Lesbos dont les chœurs se sont tus.
Je n'ai point célébré, comme il sied, tes vertus.

« Mais je ne tentai point de révolte farouche :
Le baiser fut le seul blasphème de ma bouche.

« Laisse-moi, me hâtant vers le soir bienvenu,
Rejoindre celles-là qui ne t'ont point connu !

« Psappha, les doigts errants sur la lyre endormie,
S'étonnerait de la beauté de mon amie,

« Et la vierge de mon désir, pareille aux lys,
Lui semblerait plus belle et plus blanche qu'Atthis.

« Nous, le chœur, retenant notre commune haleine,
Écouterions la voix qu'entendit Mytilène,

« Et nous préparerions les fleurs et le flambeau,
Nous qui l'avons aimée en un siècle moins beau.

« Celle-là sut verser, parmi l'or et les soies
Des couches molles, le nectar rempli de joies.

« Elle nous chanterait, dans son langage clair,
Ce verger lesbien qui s'ouvre sur la mer,

« Ce doux verger plein de cigales, d'où s'échappe,
Vibrant comme une voix, le parfum de la grappe.

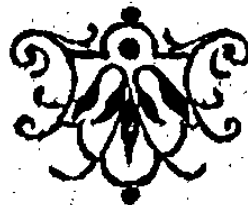
« Nos robes ondoieraient parmi les blancs péplos
D'Atthis et de Timas, d'Éranna de Télôs,

« Et toutes celles-là dont le nom seul enchante
S'assembleraient autour de l'Abdo qui chante !

« Voici, me sentant près de l'heure du trépas,
J'ose ainsi te parler, Toi qu'on ne connaît pas.

« Pardonne-moi, qui fus une simple païenne !
Laisse-moi retourner vers la splendeur ancienne,

« Et, puisque enfin l'instant éternel est venu,
Rejoindre celles-là qui ne t'ont point connu ! »



NOUS IRONS VERS LES POÈTES

L'OMBRE nous semble une ennemie en embuscade...
Viens, je t'emporterai comme un enfant malade,
Comme un enfant plaintive et craintive et malade.

Entre mes bras nerveux j'étreins ton corps léger.
Tu verras que je sais guérir et protéger,
Et que mes bras sont forts pour mieux te protéger.

Les bois sacrés n'ont plus d'efficaces dictames,
Et le monde a toujours été cruel aux femmes.
Nous le savons, le monde est cruel pour les femmes.

Les blâmes des humains ont pesé sur nos fronts,
Mais nous irons plus loin. Là-bas, nous oublierons...
Sous un ciel plus clément, plus doux, nous oublierons...

Nous souvenant qu'il est de plus larges planètes,
Nous entrerons dans le royaume des poètes,
Ce merveilleux royaume où chantent les poètes.

La lumière s'y meut sur un rythme divin,
On n'a point de soucis et l'on est libre enfin.
On s'étonne de vivre et d'être heureux enfin.

Vois, élevés pour toi, ces palais d'émeraude
Où le parfum s'égare, où la musique rôde,
Où pleure un souvenir qui s'attarde et qui rôde.

Mon amour, qui s'élève à la hauteur du chant,
Louera tes cheveux roux plus beaux que le couchant...
Ah ! ces cheveux, plus beaux que le plus beau couchant !

Les douleurs se feront exquises et lointaines,
Au milieu des jardins et du bruit des fontaines,
O mauresques jardins où dorment les fontaines !

Nous bénirons les doux poètes fraternels
En errant au milieu des jardins éternels,
Dans l'harmonie et le clair de lune éternels...



JARDIN ABANDONNÉ

MA Douce, entrons dans le jardin abandonné,
Dans le jardin sauvage, exquis et funéraire
Où l'autrefois se plaît à rôder, solitaire
Et farouche, tel un vieux roi découronné.

Entrons dans le jardin qu'un vent d'automne accable,
Où le silence est lent comme une femme en deuil,
Où les ronces d'hier font un mauvais accueil
A qui n'apporte point le regret adorable.

Dans le jardin où nul ne promène jamais
Son importun loisir et sa mélancolie,
Parmi les fleurs sans fraîche odeur, et qu'on oublie,
Taisons-nous, comme au temps lointain où je t'aimais.

Assises toutes deux, amèrement lassées,
Sous les vieux murs que les brouillards lents font moisir,
Et n'ayant plus en nous l'espoir ni le désir,
Évoquons la douceur des tristesses passées.

Ici, les jeunes pas se font irrésolus,
Ici, l'on marche avec des fatigues d'esclave
En goûtant ce qu'il est de tristement suave
A sourire en passant à ce qu'on n'aime plus.

Puisque ici l'herbe seule est folle et vigoureuse,
Attardons-nous et rassemblons nos souvenirs.
Te souviens-tu des soirs dorés, des longs loisirs,
Et des contentements de ton cœur d'amoureuse ?

O mon amour! quel beau passé nous fut donné
Cependant! Respirons sa bonne odeur de rose
Dans ce jardin où le souvenir se repose,
Dans le calme du beau jardin abandonné...



L'OFFRANDE

Pour lui prouver que je l'aime plus que moi-même,
Je donnerai mes yeux à la femme que j'aime.

Je lui dirai d'un ton humble, tendre et joyeux :
« Ma très chère, voici l'offrande de mes yeux. »

Je donnerai mes yeux qui virent tant de choses,
Tant de couchants et tant de mers et tant de roses.

Ces yeux, qui furent miens, se posèrent jadis
Sur le terrible autel de l'antique Éleusis,

Sur Séville aux beautés pieuses et profanes,
Sur la lente Arabie avec ses caravanes.

J'ai vu Grenade éprise en vain de ses grandeurs
Mortes, parmi les chants et les lourdes odeurs,

Venise qui pâlit, Dogaresse mourante,
Et Florence qui fut la maîtresse de Dante,

J'ai vu l'Hellado où pleure un écho de syrinx,
Et l'Égypte accroupie en face du grand Sphinx.

J'ai vu, près des flots sourds que la nuit rassérène,
Ces lourds vergers qui sont l'orgueil de Mytilène.

J'ai vu des îles d'or aux temples parfumés,
Et ce Yeddo, plein de voix frêles de mousmés,

Au hasard des climats, des courants et des zones,
J'ai vu la Chine même avec ses faces jaunes...

J'ai vu les îles d'or où l'air se fait plus doux,
Et les étangs sacrés près des temples hindous,

Ces temples où survit l'inutile sagesse...
Je te donne tout ce que j'ai vu, ma maîtresse!

Je reviens, t'apportant mes ciels gris ou joyeux,
Toi que j'aime, voici l'offrande de mes yeux.



SUPPLICATION

SANS amie et sans livre, errant au bord des eaux
Que le soleil ranime et la lune caresse,
Venise, je serai comme une Dogaresse
Èprise du sommeil de tes mornes canaux.

Je croirai voir passer les superbes cohortes
Qui ne sont plus, assise en mon chagrin errant,
O toi qui ne sais plus la fraîcheur du courant,
Attire-moi, Venise, au fond de tes eaux mortes!



Et dis à ces amants stupides de demain
Que je les ai jugés, et que je les méprise...
O toi, la solitaire et l'altière, ô Venise!
Enseigne le néant de ce bonheur humain.

Mène, vers le péril, cette troupe insensée
Qui s'enivre du chant de tes voix, dans la nuit,
Qui suit le mouvement de la rame qui fuit
Sans connaître le fond très noir de ta pensée.

Et dis encore, ô toi qui pèses sur les eaux!
Funèbre comme moi, comme moi froide et sombre,
Redis avec ma voix sans écho, ma voix d'ombre,
Que la mort seule est douce au fond de tes canaux!



CONFIDENCE DEVANT LE SOIR

O ui, je le erois, je suis calme, je suis heureuse.
L'aube a dû rafraîchir mes tempes de fiévreuse.

Viens, je te conterai mon passé, si tu veux.
Et je te parlerai d'abord de ses cheveux.

Ses cheveux la nimbaient, virginale auréole,
Elle ne savait pas que la douceur console.

Ses cheveux blonds étaient plus pâles qu'un reflet,
Et je l'ai poursuivie ainsi qu'un feu follet.

Écoute. Tu le sais, ô charme de mes heures !
Les premières amours ne sont pas les meilleures.

Cet irritant baiser qui me rongait la chair
Mordait plus âprement que le sel de la mer.

Ton rêve se marie au mien lorsque je pense,
Et jamais je ne fus tranquille en sa présence.

Flatteuse, elle savait m'entourer de ses bras,
Mais bientôt je compris qu'elle ne m'aimait pas.

Et je sus m'arracher au piège de sa grâce.
J'ai pleuré très longtemps... Malgré soi l'on se lasse.

Ma vie était pareille aux printemps déflouris.
Je me suis dit un soir : « Mes yeux se sont taris. »

Ainsi, je reconnus que son cœur était double,
Si bien qu'enfin je pus la contempler sans trouble.

J'évoque sans regret ces beaux jours très anciens,
Plus menteurs et plus doux que les songes païens,

Car ici je me crée une âme nonchalante,
Et l'instant fuit, ayant les pieds blancs d'Atalante.

Avec un langoureux bonheur, je me détends...
O charme de tes yeux, des parfums et du temps!

Il me semble que j'ai parlé dans le délire
Tout à l'heure... Oublions ce que je viens de dire.



SUR LA PLACE PUBLIQUE

Les nuages flottants déroulaient leur écharpe
Dans le ciel pur, de la couleur des fleurs de lin.
J'étais fervente et jeune et j'avais une harpe.
Le monde se parait, suave et féminin.

Dans la forêt, des gris violets d'amarante
Réjouissaient mes yeux large ouverts. J'entendais
Rire en moi, comme au fond d'un passé, l'âme errante
Et le cœur musical des pâtres irlandais.

La sève m'emplissait d'une multiple ivresse
Et je buvais ce vin merveilleux, à longs traits,
Ainsi j'errais, portant ma harpe et sa promesse,
Et je ne savais pas quel trésor je portais.

Un matin, je suivis des hommes et des femmes
Qui marchaient vers la ville aux toits bleus. J'ai quitté
Pour les suivre les bois pleins d'ombres et de flammes
Et j'ai porté ma harpe à travers la cité.

Puis, j'ai chanté debout sur la place publique
D'où montait une odeur de poisson desséché,
Mais, dans l'enivrement de ma propre musique,
Je ne percevais point la rumeur du marché.

Car je me souvenais que les arbres très sages
M'avaient parlé, dans le silence des grands bois.
A mon entour sifflaient les âpres marchandages
Mêlés aux quolibets des compères sournois.

Dans la foule criant son aigre convoitise
Une femme me vit et me tendit la main,
Mais, emportée ailleurs par l'appel d'une brise,
Celle-là disparut au tournant du chemin.

Je chantais franchement : ainsi chantent les pâtres.
Autour de moi, le bruit de la ville cessait,
Et, comme le couchant jetait ses lueurs d'âtres,
Je vis que j'étais seule et que le jour baissait.

Je me mis à chanter sans témoins, pour la joie
De chanter, comme on fait lorsque l'amour vous fuit,
Lorsque l'espoir vous raille et que l'oubli vous broie.
La harpe se brisa sous mes mains, dans la nuit.



ELLE PASSE

Le ciel l'encadre ainsi que ferait une châsse,
Et je vivrais cent ans sans jamais la revoir.
Elle est soudaine : elle est le miracle du soir.
L'instant religieux brille et tinte. Elle passe...

Je suis venue avec la foule des lépreux
Dès l'aurore, ayant su que je serais guérie.
Ils regardent vers elle avec idolâtrie
En pleurant à voix basse. Et je pleure avec eux.

Un rayon d'espérance illumine l'espace,
Car ces pieds nus ont sanctifié le chemin.
Voyez! un grand lys blanc est tombé de sa main...
Les sanglots se sont tus brusquement. Elle passe.

De nous tous qui pleurions elle a fait ses élus.
Et, parmi nous, aucun ne pleure ni ne doute.
Elle ne reviendra plus jamais sur la route,
Mais je la vis passer et je ne souffre plus.



DANS LE HAVRE

LASSE comme les flots, lasse comme les voiles,
J'entre dans le doux port plein d'embruns et d'étoiles.

Depuis des temps j'ai vu les plus divins climats
Et je dors en ce havre où sommeillent des mâts.

Mon esprit s'est tourné vers des rêves plus sages,
Je désapprends enfin l'ardeur des longs voyages.

Tant de rires dorés viennent vous décevoir
Que l'on se sent moins de jeunesse vers le soir...

En vain j'ai côtoyé les terres trop charmantes
Qui déçoivent, ainsi que le font les amantes.

J'y croyais découvrir des océans d'or bleu,
Des fleuves d'escarboucle et des roses de feu,

Mais je sus que d'aucuns mentaient, en parlant d'elles,
Et que le rêve seul les rendait aussi belles...

Donc, je reviens trouver la bonne paix. Ici,
Le soleil est moins vif, le ciel s'est adouci.

Dans le doux havre où se reflètent les étoiles,
Je verrai sans regret partir les autres voiles.



TOI, NOTRE PÈRE ODIN

L Le vent d'hiver s'élançe, audacieux et fort,
Ainsi que les Vikings aux splendides colères.
La tempête a soufflé sur les pins séculaires,
Et les flots ont bondi... Venez, mes Dieux du Nord!

Vos yeux ont le reflet des lames boréales,
Les abîmes vous sont de faciles chemins,
Et vous êtes grands et sveltes comme les pins,
O maîtres des cieux froids et des races loyales!

Mes Dieux du Nord, hardis et blonds, réveillez-vous
De votre long sommeil dans les neiges hautaines,
Et faites retentir vos appels sur les plaines
Où se prolonge au soir le hurlement des loups !

Venez, mes Dieux du Nord aux faces aguerries,
Toi, notre père Odin, toi dont les cheveux d'or,
Freya, sont pleins d'odeurs, et toi, valeureux Thor,
Toi, Fricka volontaire, et vous, mes Valkyries !

Écoutez-moi, mes Dieux, pareils aux clairs matins !
Je suis la fille de vos Skaldes vénérables,
De ceux qui vous louaient, debout auprès des tables
Où les héros buvaient l'hydromel des festins.

Venez, mes Dieux puissants ! Car notre hiver est proche,
Nous allons rire avec les joyeux ouragans,
Nous abattons le chêne épargné par les ans,
Et les monts trembleront jusqu'en leur cœur de roche !

Nous poserons nos pieds triomphants sur les mers,
Et nous réjouirons de la danse des vagues,
Pour nous s'animeront les brumes, formes vagues,
Et pour nous brilleront les sillons de l'éclair.

Les mouettes crieront vers nous et vers l'orage
Que nous apporterons dans le creux de nos mains.
Nous entendrons le choc des combats surhumains
Et le cri des vaincus sur le blême rivage.

Voici, mes Dieux, que vous riez comme autrefois
Et que l'aigle tournoie au-dessus de son aire !
Nous avons déchaîné la meute du tonnerre,
Ce terrible troupeau qui reconnaît vos voix !

La terre écoutera nos farouches musiques,
Et les ciëux révoltés ploieront sous notre effort.
Venez à moi qui vous attends, mes Dieux du Nord !
Je suis la fille de vos Skaldes héroïques.



LE PILORI

PENDANT longtemps, je fus clouée au pilori,
Et des femmes, voyant que je souffrais, ont ri.

Puis, des hommes ont pris dans leurs mains une boue
Qui vint éclabousser mes tempes et ma joue.

Les pleurs montaient en moi, houleux comme des flots,
Mais mon orgueil me fit refouler mes sanglots.

Je les voyais ainsi, comme à travers un songe
Affreux et dont l'horreur s'irrite et se prolonge.

La place était publico et tous étaient venus,
Et les femmes jetaient des rires ingénus.

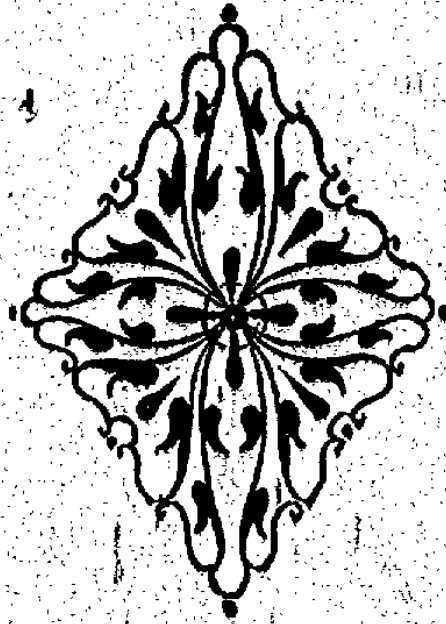
Ils se lançaient des fruits avec des chansons folles,
Et le vent m'apportait le bruit de leurs paroles.

J'ai senti la colère et l'horreur m'envahir.
Silencieusement, j'appris à les haïr.

Les insultes cinglaient, comme des fouets d'ortie.
Lorsqu'ils m'ont détachée enfin, je suis partie.

Je suis partie au gré des vents. Et depuis lors
Mon visage est pareil à la face des morts.





Flambeaux éteints



FLAMBEAUX ÉTEINTS

L'AURORE a traversé la salle du festin
Traînant ses voiles gris parmi les roses mortes,
Elle s'avance, elle entre, elle franchit les portes
A pas lourds, à pas lents, tel un spectre hautain.

Un rayon est tombé sur les torches éteintes.
On voit enfin ces lys qui parurent si beaux
À la lueur fugace et fausse des flambeaux,
Et ces roses, et ces très tristes hyacinthes.

Voici la place où ton corps chaud s'est détendu,
Le coussin frais où s'est roulé ta chaude tête,
Le luth, qui souligna l'éloquente requête,
Le ciel peint, reflété dans ton regard perdu.

Tes ongles ont meurtri ma chair, parmi les soies,
Et j'en porte la trace orgueilleuse... Tes fards
S'envolent en poussière, et sur les lits épars
Tes voiles oubliés nous évoquent les joies.

Implacables, ainsi que d'ingénus témoins,
Les choses sont, dans leur netteté qui m'accuse,
Le rappel froid et clair de cette nuit confuse,
Des parfums oubliés persistent dans les coins.

* * *

Je m'éveille, au milieu d'une forêt de torches
Éteintes froidement dans la froideur du jour,
Songeant à ma jeunesse, à son tremblant amour,
Aux jasmins qui faisaient plus radieux les porches.

Tel un supplice antique et savant, inventé
Par un despote aux yeux creusés par le délire,
L'horreur de n'être plus ce qu'on fut me déchire,
Et le soir envahit mon palais enchanté.

Je sens mourir l'odeur des jeunes hyacinthes.
La fièvre me secoue en des frissons ardents,
Tout s'éteint et tout meurt... Et je claque des dents
Parmi les lys fanés et les torches éteintes.



SOIS FEMME...

TRES chère, sois plus femme encore, si tu veux
Me plaire davantage et sois faible et sois tendre,
Mêle avec art les fleurs qui parent tes cheveux,
Et sache t'incliner au balcon pour attendre.

Ce qu'il est de plus grave en un monde futile,
C'est d'être belle et c'est de plaire aux yeux surpris,
D'être la cime pure, et l'oasis, et l'île,
Et la vague musique au langage incompris.

Qu'un changeant univers se transforme en ta face,
Que ta robe s'allie à la couleur du jour,
Et choisis tes parfums avec un art sagace,
Puisqu'un léger parfum sait attirer l'amour.

Immobile au milieu des jours, sois attentive
Comme si tu suivais les méandres d'un chant,
Allonge ta paresse à l'ombre d'une rive,
Erre sous les cyprès à l'ombre du couchant.

Sois lointaine, sois la Présence des ruines
Dans les palais détruits où frissonne l'hiver,
Dans les temples croulants aux ombres sibyllines,
Et souffre de la mort du soleil sur la mer.

Comme une dont on hait la race et qu'on exile,
Sois faible et parle bas, et marche avec lenteur,
Expire chaque soir avec le jour fébrile,
Agonise d'un bruit et meurs d'une senteur.

Étant ainsi ce que mon rêve t'aurait faite,
Reçois de mon amour un hommage fervent,
O toi qui sais combien le ciel est décevant
Aux curiosités fébriles du poète !

Et je retrouverai dans ton unique voix,
Dans le rayonnement de ton visage unique,
Toute l'ancienne pompe et l'ancienne musique
Et le tragique amour des reines d'autrefois,

Tes beaux cheveux seront mon royal diadème,
Mes sirènes d'hier chanteront dans ta voix.
Tu seras tout ce que j'adorais autrefois,
Toi seule incarneras l'amour divers que j'aime.



LA FLUTE QUI S'EST TUE

Je m'écoute, avec des frissons ardents,
Moi, le petit faune au regard farouche.
L'âme des forêts vit entre mes dents
Et le dieu du rythme habite ma bouche.

Dans ce bois, loin des agipans rôdeurs,
Mon cœur est plus doux qu'une rose ouverte;
Les rayons, chargés d'heureuses odeurs,
Dansent au son frais de ma flûte verte.

Mêlez vos cheveux et joignez vos bras
Tandis qu'à vos pieds le bélier s'ébroue,
Nymphes des halliers! Ne m'approchez pas!
Allez rire ailleurs pendant que je joue!

Car j'ai la pudeur de mon art sacré,
Et pour honorer la Muse hautaine,
Je chercherai l'ombre et je cacherai
Mes pipeaux vibrants dans le creux d'un chêne.

Je jouerai, parmi l'ombre et les parfums,
Tout le long du jour, en attendant l'heure
Des chœurs turbulents et des jeux communs
Et des seins offerts que la brise effleure.

... Mais je tais mon chant pieux et loyal
Lorsque le festin s'exalte et flamboie.
Seul le vent du soir apprendra mon mal,
Et les arbres seuls connaîtront ma joie.

Je défends ainsi mes instants meilleurs,
Vous qui m'épiez de vos yeux de chèvres,
O mes compagnons ! allez rire ailleurs
Pendant que le chant fleurit sur mes lèvres !

Sinon, — je suis faune après tout, si beau
Que soit mon hymne, — et bouc qui se rebiffe,
Je me vengerai d'un coup de sabot
Et d'un coup de corne et d'un coup de griffe !



LES ÊTRES DE LA NUIT

Les êtres de la nuit et les êtres du jour
Ont longtemps partagé mon âme, tour à tour.
Les êtres de la nuit m'ont fait craindre le jour.

Car les êtres du jour sont triomphants et libres,
Nulle secrète horreur ne fait vibrer leurs fibres,
Ils ont le regard clair de ceux qui naissent libres.

Les êtres de la nuit sont lents, passifs et doux,
Leur âme est comme un fleuve obscur et sans remous,
Leurs gestes sont furtifs et leurs rires sont doux.

Mais les êtres du jour ont des prunelles claires,
De ce bleu que voient seuls les aigles dans leurs aires.
Le jour fait resplendir ces prunelles trop claires.

Ce sont les yeux aigus des héros et des rois
Du Nord qu'on entend rire au fond des palais froids,
Et des reines dont l'âme a dominé les rois.

Les êtres de la nuit sont craintifs, — mais dans l'ombre
Un phosphore inconnu luit en leur regard sombre :
Les êtres de la nuit ne vivent que par l'ombre.

Les êtres de la nuit sont faibles et charmants :
Ils trompent, et ce sont les fugitifs amants,
Les amantes aux cœurs perfides et charmants.

Ils détournent, dans le baiser, leur froide bouche,
Et leur pas se dérobe ainsi qu'un vol farouche.
On ne boit qu'un baiser décevant sur leur bouche.

Il faut craindre l'attrait des êtres de la nuit
Car leur corps souple glisse entre les bras et fuit,
Et leur amour n'est qu'un mensonge de la nuit.



VOICI CE QUE JE CHANTERAI

L'ADORABLE repos, les brèves accalmies,
Vous seules me les donnâtes, ô mes amies !

Voyant paraître enfin la lune à l'arc d'argent
Je me repose et me désennuie, en songeant...

Vous fûtes la douceur de mes heures mauvaises,
Le baume oriental qui trompe les malaises,

Et vous m'avez conduite en un verger païen
Où l'âme ne regrette et ne désire rien.

Vous fûtes le parfum du soir sur mon visage,
Et la volupté triste, et la tristesse sage.

Au hasard du Destin, vous fûtes tour à tour
La sereine tendresse et le mauvais amour.

Je vous prends et je vous respire, mes aimées,
Ainsi qu'une guirlande aux fraîcheurs embaumées.

Vous avez su tourner vers vous tous mes désirs,
Et vous avez rempli mes mains de souvenirs.

Je vous le dis, à vous, qui m'avez couronnée :
« Qu'importent les demains ? Cette nuit m'est donnée !

« Qu'importe désormais ce qui passe et qui fuit ?
Nul vent n'emportera l'odeur de cette nuit. »

Vous avez dénoué mes cheveux, ô maîtresses
Qui mêliez en riant des roses à mes tresses !

Si bien que je n'ai plus sangloté de ne voir
A mon front ni léger pampre ni laurier noir.

La gloire m'a souri dans les aubes dorées
Puisque ma gloire est de vous avoir adorées.

Vous m'avez enseigné dans les jardins, sachant
Qu'ainsi je vous louerais, l'amertume du chant,

Et, d'une voix parfois troublée et parfois claire,
O femmes ! j'ai chanté dans l'espoir de vous plaire.



LA LUNE S'EST NOYÉE...

SEBULE, je sais la mort de Madonna la lune,
De la lune aux cheveux si blonds et si légers,
Aux yeux furtifs et dont les voiles ouvragés,
Glissaient avec un si doux frisson dans la brune.

Hier soir, quand j'errais au loin, je l'aperçus.
Je l'aperçus penchée et pleurant, sous l'yeuse,
Ainsi qu'une fantasque et plaintive amoureuse
Se lamentant des chers baisers trop tôt déçus.

Comme pour un festin, elle s'était parée,
Elle s'était parée avec ses colliers d'or.
Un hibou, s'élevant dans un craintif essor,
La frôla doucement de son aile égarée.

La Lune s'inclina. Telle aux soirs de jadis,
Aux longs soirs de jadis tremblants sur l'eau dormante,
Elle mirait son front capricieux d'amante...
Et soudain j'entendis un froissement d'iris.

J'écartai les roseaux frémissants et tenaces,
Tenaces à l'égal de frêles bras liés.
La Lune reposait, avec ses beaux colliers.
Au loin, se répandait un thrène de voix basses.

La Lune diffusait une faible splendeur,
Une splendeur mourante, au fond des herbes glauques.
Et voici que, soudain, ayant tu ses chants rauques,
Un crapaud se posa froidement sur son cœur.

Je vais pleurant la mort de la Lune, ma Dame,
De ma Dame qui gît au fond des nénuphars.
Il n'est plus de clarté dans ses cheveux épars,
Et ses yeux ont perdu l'azur vert de leur flamme.

Quel lit recueillera mon frileux désespoir,
Mon désespoir d'amant fidèle et de poète?
O vous tous que le bruit de mes pleurs inquiète,
La lune s'est noyée au fond de l'étang noir!



CARAVANES

C'EST le soir. On entend passer les caravanes.
Rythmiques, les chameaux allongent leurs pas lourds.
La clochette à leur cou jette des refrains sourds.
Smyrne dort, du sommeil repu des courtisanes.

Dans un jardin créé par les mains de la nuit
De fabuleux jasmins déroulent leurs lianes,
Et mes rêves s'en vont, comme des caravanes,
Vers l'inconnu charmant où l'amour les conduit.

Mes rêves, défilant en lentes caravanes,
Mes grands rêves chargés du poids de tant d'espoirs,
S'en vont, au bruit lointain des cloches, dans les soirs,
Vers la maîtresse brune aux voiles diaphanes.

Orientalement immuable, elle attend
Sans rêve et sans désir, comme font les sultanes,
Et peut-être, entendant passer mes caravanes,
Ses yeux les suivront-ils dans leur marche, un instant.

Des palmiers surchargés de dattes, de bananes,
M'attendent en l'espace aux rares tamaris.
J'y connaîtrai l'espoir déçu de l'oasis
Que cherche vainement la soif des caravanes.

Mais je sais que là-bas, loin des ferveurs profanes,
Beauté captive aux longs loisirs pleins de regret,
Ma Sultane repose en ce palais sacré
Où mes rêves s'en vont, comme des caravanes.



Sillages



INVOCATION

DANS l'Hadès souterrain où la nuit est parfaite
Te souviens-tu de l'île odorante, ô Psappa ?
Du verger où l'élan des lyres triompha,
Et des pommiers fleuris où la brise s'arrête ?

Toi qui fus à la fois l'amoureuse et l'amant,
Te souviens-tu d'Atthis, parmi les ombres pâles ?
De ses refus et de ses rires, de ses râles,
De son corps étendu, virginal et dormant ?

Te souviens-tu des hauts trépieds et de leurs flammes ?
De la voix d'Eranna, s'élevant vers la nuit,
Pour l'hymne plus léger qu'une aile qui s'enfuit,
Mais que ne perdra point la mémoire des femmes ?

Ouvre ta bouche ardente et musicale... Dis !
Te souviens-tu de ta maison de Mytilène,
Des cris mélodieux, des baisers dont fut pleine
Cette demeure où tu parus et resplendis ?

Revois la mer, et ces côtes asiatiques
Si proches dans le beau violet du couchant,
Que, toi, tu contempiais, en méditant un chant
Sans faute, mais tiré des barbares musiques !

Le Lóthé peut-il faire oublier ces vergers
Qui dorment à l'abri des coups de vent maussades,
Et leurs pommes, et leurs figues, et leurs grenades,
Et le doux tremblement des oliviers légers ?

Peut-il faire oublier le pas lassé des chèvres
Vers l'étable, et l'odeur des vignes de l'été?
Dors-tu tranquillement là-bas, en vérité,
Toi dont le nom divin est toujours sur nos lèvres?

Toi qui fus la prêtresse et l'égale des Dieux,
Toi que vint écouter l'Aphrodite elle-même,
Dis-nous que ton regard est demeuré suprême,
Que le sommeil n'a pu s'emparer de tes yeux!

Parmi les flots pesants et les ombres dormantes,
Toi qui servis l'Érôs cruel, l'Érôs vainqueur,
L'Érôs au feu subtil qui fait battre le cœur,
As-tu donc oublié le baiser des amantes?

Les vierges de nos jours égalent en douceur
Celles-là que tes chants rendirent éternelles,
Les vignes de Lesbos sont toujours aussi belles,
La mer n'a point changé son murmure berceur.

Ah ! rejette on riant tes couronnes fanées !
Et, si jamais l'amour te fut amer et doux,
Écoute maintenant et reviens parmi nous
Qui t'aimons à travers l'espace et les années !



MALÉDICTION SUR UN JARDIN

FANE-TOI, beau jardin dont j'aimais les odeurs,
Où s'attardaient, plaintifs et las, les vents rôdeurs.
Que périssent demain tes miels et tes odeurs!

Et que d'infâmes vers rongent le cœur des roses!
Que penchent les pavots et les pivoines closes!
O jardin, que le soir fasse mourir tes roses!

Vienne le vent mauvais qui tuera ces jasmins
Qu'elle cueillit hier, en passant, de ses mains
Qui restaient pâles dans la pâleur des jasmins!

Voici que monte et que s'accroît le flot des herbes
Furieuses autant que les vagues acerbes...
Que monte la marée invincible des herbes!

Et que ce flot tenace étrangle les grands lys
Pareils à sa blancheur et qu'elle aimait jadis!
Que soit anéanti le dernier de ces lys!

Que le passant dénonce et détruise ces ronces,
Dont l'accueil est pareil aux plus rudes semonces,
En maudissant le mal infligé par ces ronces!

Jardin, pourquoi serais-tu beau, jeune et charmant,
Toi qui ne reçois plus mes pas fiévreux d'amant,
Et qui n'abrites plus son jeune corps charmant?

Je t'abandonne aux yeux futurs, je te délaisse !
Puisque tu ne plais plus à la belle maîtresse
Qui t'aimait, à mon tour, jardin, je te délaisse...

Beau jardin où nos pas ne s'égareront plus,
Reçois des étrangers les longs soins superflus !
Fane-toi, beau jardin ! Elle ne m'aime plus.



SONNET POUR LA LUNE

PROTECTRICE de ce qui s'effare et qui fuit,
Souveraine des bois, des sommets et des rives,
Toi qui prêtes un songe illusoire aux captives
Que le malheur inné de leur race poursuit,

Toi dont le regard froid et mystique traduit
Le pâle amour de nos âmes contemplatives,
Toi qui fais miroiter l'argent vert des olives,
Toi qui daignes sourire aux filles de la nuit,

Toi qui règnes sur les grenouilles, sur les lièvres,
Sur les eaux, les marais où sommeillent les fièvres,
Les fleuves et les mers que tu sais engourdir,

Lève-toi ! Je t'épie à l'ombre d'une berge !
... Mon cœur n'a plus que le vide de son désir,
Et j'aime vainement l'étoile la plus vierge.



A UNE OMBRE AIMÉE

Voici l'heure où le mort goûte aux festins funèbres,
Et je t'ai préparé, comme hier, le repas.
Grâce aux flammes, grâce aux lampes, on ne sent pas
L'enveloppement fin et serré des ténèbres.

Voici mes voiles verts, voici mon front paré
Des bijoux et des fleurs qui conviennent aux fêtes.
Daigne entrer ! Comme hier, toutes choses sont prêtes.
Savoure le repas savamment préparé.

Ton cœur m'approuvera. Le vin est délectable,
Ayant mûri dans le soleil d'un très beau jour,
Les fruits semblent créés par les mains de l'amour,
Une lueur très douce illumine la table.

Ta place habituelle est prête. Viens t'asseoir,
Près de moi, prends ici ta place accoutumée,
O l'amie aux doux yeux tristes, la bien-aimée,
Pour toi j'ai revêtu mes parures, ce soir!

Pourtant un souffle froid entre-bâille la porte,
Et dans mon corps glacé je sens mon cœur transi...
Je ne puis oublier que je suis seule ici,
Que je suis triste et que je n'aime qu'une morte.



LA MAISON DU PASSÉ

Toi qui m'as oubliée aujourd'hui, qui fus mienne
Cependant, viens dans la maison aérienne
Du songe et du passé,

Il y demeure un soir doux au regard lassé,
Les chambres aux plafonds creusés comme les dômes
S'y peuplent de fantômes,

J'y retrouve là-bas les livres oubliés,
Les sachets odbrants encore et les colliers,
Les choses familières.

Je ne sais quoi de triste obscurcit les lumières
Pourtant... Et dans l'air traîne un funèbre parfum,
Car on attend quelqu'un.

Reviens dans la maison du passé, mon amie!
Cette chambre, qui fut si longtemps endormie,
S'éveillera pour toi.

Et l'on n'y reconnaît que ton ordre, ta loi
Que nul ne contredit et que nul ne transgresse,
Mon maître et ma maîtresse!

Reconnais ton odeur d'ambre mêlé d'iris.
Toute chose dans la demeure de jadis
Porte la chère empreinte...

Le foyer s'est éteint, la lampe s'est éteinte
Dans la chambre sans fleurs où je t'ouvre les bras,
Toi qui ne viendras pas!



POUR L'UNE
EN SONGEANT A L'AUTRE

JE vous admire et je vous sais indiscutable
Autant qu'une statue en face de la mer.
Vos regards ont ce bleu périlleux qui m'est cher,
Vos cheveux d'or brûlé sont plus doux que le sable.

Vous éclatez ainsi qu'un hymne triomphal.
L'eurythmie elle-même a décidé vos poses.
J'aime, pour vos cheveux, ces rubis et ces roses
Rouges, pour votre corps ce lourd manteau ducal.

Maintes et maintes fois, relisant votre face,
Jo vous admire, ainsi qu'un poème éternel.
Vous êtes évidente à la façon du ciel,
Gloire de votre terre et fleur de votre race.

Oui, vous êtes pareille, avec la cruauté
De vos regards d'azur, de vos hanches profondes,
A celle qui posa ses pieds nus sur les ondes,
Et je célèbre en vous l'implacable beauté,

Vous êtes despotique, invincible, éternelle,
Et vos caprices ont l'autorité du vent.
Jamais nul ne dira trop haut ni trop souvent :
Elle est belle ! — Car vous êtes belle, très belle.

Je vous sais belle ainsi. Pourquoi faut-il alors,
O parfaite ! qu'auprès de vous je me souviene
D'un visage blêmi comme une image ancienne,
Et de pâles cheveux sans rayons et sans ors ?

Pourquoi faut-il que ce chant d'éloges alterne
Avec un long sanglot sur le mode mineur,
Qui célèbre sans fin — ainsi le veut mon cœur —
Les yeux moins lumineux, la chevelure terne?

Mes jours auprès de vous sont plus clairs et meilleurs.
Vous n'avez jamais eu le geste qui repousse,
Et vous êtes plus belle et vous êtes plus douce...
Pourquoi faut-il qu'on aime ailleurs? toujours ailleurs?



EN JETANT L'ANCRE

I

SUR LE MODE MAJEUR

Je sens croître l'ennui des livres vieux et sages.
Donnez-moi, donnez-moi des mâts et des cordages !

Je ris, en jetant l'ancre ! Au hasard du vent fou,
Du flot capricieux, j'irai je ne sais où.

Mon corps est moins pesant et mon âme s'allège,
Car je ne reviendrai jamais... Où donc irai-je ?

Puisqu'on y voit des ciels et des aspects nouveaux,
Tous les pays que l'on ne connaît pas sont beaux.

Les paysages sont changeants comme les nues.
Qui dira la splendeur des terres inconnues?

Je me souviens qu'au fond des soirs lents et songeurs
Je lisais les très beaux récits des voyageurs.

Ils avaient vu là-bas tant d'admirables choses!
Leurs morts s'illuminaient, rouges apothéoses.

Je les envie. Et je m'abandonne, comme eux,
Aux perfides courants des fleuves hasardeux.

Qu'on détache l'amarre et qu'on hisse les voiles
Dès que s'allumeront les premières étoiles!

Le ciel est doux, l'heure est favorable. A mon tour,
J'irai vers ces pays de terreur et d'amour.

Et je dis mes adieux aux choses familières,
Aux doux prés, aux maisons, à leurs bonnes lumières.

Je m'en vais sans pleurer, pour ne plus revenir.
Mais j'emporte avec moi le latent souvenir.

Dans le fond ténébreux et dormant de mon âme
S'élève, chaque nuit, un visage de femme.

II

SUR LE MODE MINEUR

J'ai vu trop d'océans. J'ai vu trop de pays.
Le regard s'éteint presque en mes yeux éblouis,

Sachant que la bonté du sort m'est enfin due,
Je retournerai vers celle que j'ai perdue.

Toute autre forme n'est qu'un remous de la mer,
Et je ne me souviens de rien qui me fut cher.

Ces autres ont passé sur mon chemin, mais elle
De mon âme elle a fait sa maison éternelle.

Nul bonheur de là-bas ne m'a fait oublier
Qu'entre ses frêles bras elle a su me lier.

*
* *

Unique, elle demeure en mon âme éternelle.
C'est pourquoi, malgré moi, je retourne près d'elle.

Je la verrai toujours ainsi que je la vis,
Avec les mêmes yeux ignorants et ravis.

A travers les hasards des courants et de l'heure
Et des vents et des ciels, elle existe et demeure...



Quelques Sonnets
imitant les Sonnets de Shakespeare



QUELQUES SONNETS

IMITANT LES SONNETS DE SHAKESPEARE

Ne m'accuse jamais de mensonge, ô ma Douce !
Je ne t'ai pas menti. Je ne te mens jamais.
Je ne fus point toujours irréprochable, mais
Ce blâme immérité de toi, je le repousse.

Certes, je crains ta voix lorsqu'elle se courrouce,
Je crains mortellement cette voix que j'aimais,
La voix à qui je dois obéir désormais,
Et, lorsqu'elle a dicté, mon courage s'émousse.

Mais, sous ton regard clair qui pénètre mes reins,
Plutôt que de mentir, ô l'être que je crains !
Lorsqu'il fallait parler, je me suis abstenue.

Je dis la vérité, comme au temps du trépas :
Et devant ton regard voici mon âme nue,
Devant ce regard clair qui ne pardonne pas.

II

SONNET IRRÉGULIER

No, Time, thou shalt not boast that I do change.

Sonnet CXXIII, SHAKESPEARE.

O temps ! ô conquérant ! te voici vaincu, toi
L'invincible, toi qui gardes un front tranquille !
Tu te vantes que tout change. Certes. Mais moi
Pourtant, dans l'univers mouvant, reste immobile.

Fais en vain écrouler sous mon regard tranquille
Tes beaux temples bâtis selon l'exacte loi
Et montre, dans un soir de flammes et d'effroi,
Ton cortège des rois détrônés qui défile !

O temps mauvais, rédis en vain les serments faux,
Érige vainement les pompeux échafauds
Des tout-puissants d'hier! Car mon âme demeure.

Donc, je célèbre ici mon éternel amour.
J'ai dominé l'espace et la durée et l'heure,
O temps vaincu! Je l'aime autant qu'au premier jour.

III

SONNET IRRÉGULIER

Or on my frailties why are frailer spies?

Sonnet CXXI. SHAKESPEARE.

Il vaut mieux être vil que d'être estimé vil.
 Quels sont ces espions de ma pauvre nature
 Dont je suis à la fois la dupe et la pâture
 Et dont l'arrêt prescrit l'irrévocable exil ?

Quels sont ces espions en effet ? Que faut-il
 Faire pour contenter ceux-là ? Quelle pâture
 Leur jeter ? Quels sont-ils ? et de quelle nature,
 Ceux-là qui m'ont jugé, disant que je suis vil ?

Pour moi je ne connais ni leurs noms ni leurs faces,
Mais je les sais petits et trompeurs et voraces
Et n'ayant que l'amour des gloires et du bien.

Moi qui vis au milieu des hommes et des femmes
Pourtant, et ne devrais plus m'ébahir de rien,
Je demeure étonné devant ces pauvres âmes.



IV

PENDANT QU'ELLE CHANTAIT EN S'ACCOMPAGNANT

SONNET PRÉCIEUX

How oft, when thou, my music, music sweetly play'st...

Sonnet CXXVIII. SHAKESPEARE.

Sous tes doigts lents et doux naît la lente musique,
Et mon cœur est pareil aux cordes sous tes doigts.
Soumis, il accompagne et commente ta voix,
Et comme eux il subit le servage rythmique.

En esclave, je sers le vouloir despotique
De tes accents réglés selon les justes lois,
Et je pleure, à ton gré, les baisers d'autrefois,
A ton gré, je gémis et supplie et réplique.

Instrument dont l'écho se prolonge et ravit,
O bois mort, plus heureux que la bouche qui vit,
Toi le confident cher des soucis et des fièvres!

Obéis comme moi, le serviteur, l'amant.
Pourquoi préfères-tu ces cordes à mes lèvres,
Puisque aussi bien tu les fais vivre infiniment?

V
SONNET

*O, for my sake do you with Fortune chide,
The guilty goddess of my harmful deeds!*

Sonnet CXI. SHAKESPEARE.

Ah ! ne me blâme plus, mais blâme mon destin
De tout ce que je fis de laid et de coupable !
Car lui seul enfonça mes pieds nus dans le sable
Où je m'abîme, avec un appel au lointain.

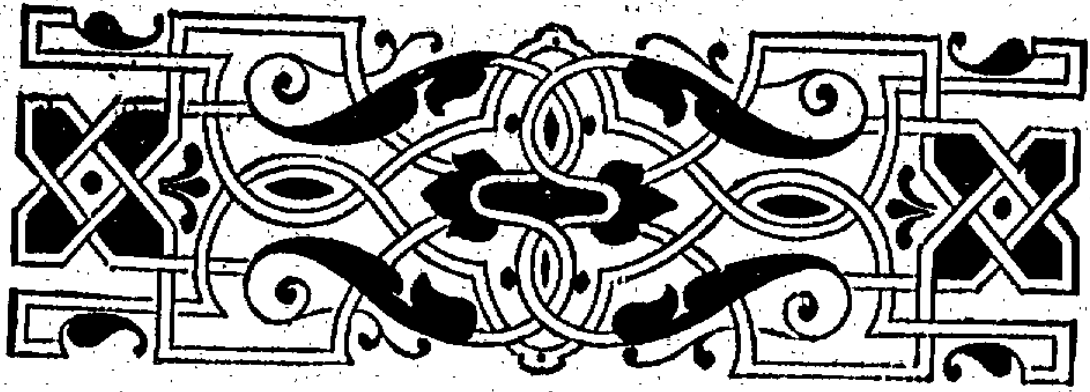
Ne me blâme donc plus de ce regard hautain
Qui pèse ma pensée et me juge et m'accable !
On a menti... Je suis le jouet de la fable,
Et l'on raille en parlant de moi dans un festin.

Ton regard clair me trouble et me décontenance,
Oui, je le sais, j'eus tort en mainte circonstance,
Et, très piteusement, je rougis devant toi.

Mais partout la douleur m'a traquée et suivie.
Ne me blâme donc plus! Plutôt, console-moi
D'avoir si mal vécu ma lamentable vie.



TABLE



TABLE

Études et Préludes

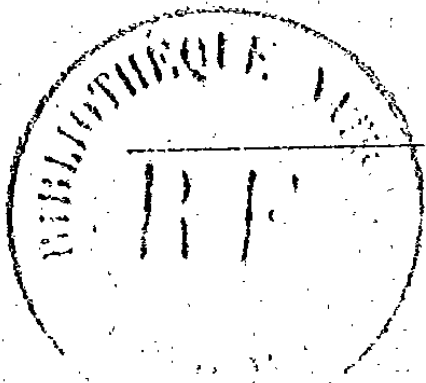
Bacchante triste	3
Sonnet. <i>L'orgueil des lourds anneaux</i>	5
Aube incertaine	7
Sonnet. <i>Parle-moi</i>	9
Cri.	11
Deux Sonnets. I. <i>Tes cheveux irrêels</i>	12
— II. <i>Écoutez</i>	14

Cendres et Poussières

L'Automne	19
Ton Ame	22
Prophétie	24
Lucidité	26
Lassitude	28
Les Arbres	30
Devant la Mort d'une Amie véritablement aimée	32

Évocations

Les Solitaires	37
Feuilles sur l'Eau	39
Sonnet. <i>Ta royale jeunesse</i>	41
La Mort d'une Bacchante	43
La Conque	46
Les Ébauches	48
Roses du Soir	50
A la Divinité inconnue	52
A Venise	54
Let the Dead bury their Dead	56



Sapho

Sur le Rythme Saphique. 61

La Vénus des Aveugles

La Vénus des Aveugles. 65
Asterglow. 67
Chanson pour mon Ombre. 69
Psappha dit... 71

Les Kitharèdes

Dors-tu docilement dans le lit des années... 75
Nossis à l'Étrangère. 77

A l'Heure des Mains jointes

A l'Heure des Mains jointes. 81
Ainsi je patlerai... 83
Nous irons vers les Poètes. 88
Jardin abandonné. 91
L'Offrande 94

Supplication.	97
Confidence devant le Soir.	99
Sur la Place publique.	102
Elle passe.	105
Dans le Havre.	107
Toi, notre père Odin.	109
Le Pilon.	112

Flambeaux éteints

Flambeaux éteints	117
Sois Femme.	120
La Flûte qui s'est tue.	123
Les Êtres de la Nuit.	126
Voilà ce que je chanterai	129
La Lune s'est noyée	132
Caravanes.	135

Sillages

Invocation.	139
Malédiction sur un Jardin.	143
Sonnet pour la Lune.	146
A une Ombre aimée.	148

La Maison du Passé	150
Pour l'Une, en songeant à l'Autre	152
En jetant l'Ancre. I. Sur le Mode majeur	155
— II. Sur le Mode mineur	157

Quelques Sonnets

imitant les Sonnets de Shakespeare

I. <i>Ne m'accuse jamais de mensonge, ô ma Douce.</i>	161
II. Sonnet irrégulier. <i>O temps, ô conquérant...</i>	163
III. Sonnet irrégulier. <i>Il vaut mieux être vil.</i>	165
IV. Pendant qu'elle chantait en s'accompagnant.	167
V. Sonnet. <i>Ah! ne me blâme plus.</i>	169



Achevé d'imprimer

le huit avril mil neuf cent neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

